

FERNANDEL, MON PERE

ENTRETIEN EXCLUSIF DE JOSETTE CONTANDIN

AVEC CLOTILDE ALEXANDROVITCH



Il y a quarante-cinq ans, disparaissait une des plus grandes stars du cinéma français, Fernandel, qui demeure jusqu'à aujourd'hui, un mythe. Chaque français a au fond de lui un souvenir de cet acteur unique et sublime, au travers d'un rire inextinguible, ou d'une émotion qui serre le cœur. Il a donné vie aux œuvres de Marcel Pagnol, de Giono, et lui qui fut l'acteur le plus cher du cinéma français, fait partie à tout jamais de nos vies : «Angèle», «Naïs», «La fille du puisatier», «La cuisine

au beurre», «Don Camillo», «Regain», «Crésus», pour ne citer que ceux-là, font partie du patrimoine français, et les fréquentes rediffusions sur nos écrans rendent Fernandel présent et vivant à toutes les générations.

Sa fille, Josette Contandin, a accepté de partager avec nous ses souvenirs de ce père extraordinaire, et d'une époque où le cinéma français était à son apogée.

Clotilde Alexandrovitch : Josette Contandin, votre père Fernandel, passait du registre comique au tragique comme par magie, quel homme était-il dans la vie familiale ?

Josette Contandin : Très sensible, très drôle, avec des réparties qui amusaient tout le monde.

C.A. : Vous avez tourné un unique film avec votre père, dont le titre fut votre prénom, «Josette», alors que vous aviez dix ans, dans une mise en scène de Christian Jaque. Vous auriez pu être notre Shirley Temple française. Pouvez-vous nous parler de cette expérience, et pourquoi n'y a-t-il pas eu d'autres films ?

J.C. : Je vous remercie tout d'abord pour le compliment de Shirley Temple ! Mon père se fit beaucoup prier pour accepter que je fasse

ce film, il se méfiait du milieu du cinéma pour les enfants, et dès le début il dit que ce serait mon premier et mon dernier film. Il ne revint jamais sur sa décision. Cela fut un peu un regret pour moi, car cette façon de vivre me plaisait beaucoup, j'étais l'enfant chérie du studio, j'avais des cadeaux tous les soirs, et pas d'école pendant deux longs mois !

C.A. : Quelle était la vie quotidienne pour des enfants de stars à votre époque ?

J.C. : Assez difficile, il faut bien le reconnaître : concilier tournages, réceptions où les enfants devaient se tenir correctement et poliment, avec des voyages fréquents car nous accompagnions souvent notre père sur les tournages dans différents pays, cela reste de merveilleux souvenirs, néanmoins la vie familiale était très agitée.

C.A. : Le frère de votre mère, Jean Manse, fut scénariste, dialoguiste et parolier de chansons dans environ trente films de votre père. La famille Fernandel était-elle une tribu soudée ?

J.C. : Très soudée. Mon oncle était comme un frère pour mon père. Il était toujours présent sur les plateaux, il aidait pour certains dialogues car il connaissait si bien mon père qu'il savait d'instinct ce qui lui convenait le mieux.

C.A. : Comment a été la période de la guerre pour votre famille ?

J.C. : Papa nous a fait quitter Paris pour Barbizon, le Sacré-Cœur avait été bombardé et nous habitions juste en face. Trois fois par semaine il quittait Barbizon pour aller chanter dans un théâtre, mais pendant cette période, il n'y avait pas de tournage. Il revenait la nuit par la forêt de Barbizon et nous n'étions pas

rassurés ! Il y avait des bombes, c'était l'époque des VI et l'insécurité était quotidienne.

C.A. : La célébrité compliquait-elle la vie quotidienne de votre Père ?

J.C. : Beaucoup ! Ce n'était plus un individu normal, il devait se montrer tel que le public le voyait. Il ne pouvait plus aller au restaurant, ni au cinéma, ni au théâtre. Alors qu'il pleurait à l'enterrement de sa belle-mère, toute l'assistance dans l'église riait de voir Fernandel. Il y avait des fans partout, en vacances, au pied de notre immeuble, à la sortie des salles de spectacle, qui le guettaient constamment pour obtenir une photo, un autographe. Il avait fait des cures thermales, et au restaurant on installait sa table derrière des rideaux tirés. Là, il déjeunait tout seul, car il était harcelé partout. Il était seul avec son chauffeur à Capvern et ce dernier lui servait aussi de garde du corps Nous avons été obligés de déménager plusieurs fois car la vie devenait parfois intenable.

C.A. : Comment travaillait votre père ?

J.C. : Il regardait le scénario et un quart d'heure avant de tourner il apprenait la scène et la jouait immédiatement. Jamais il ne travaillait avant. Tout était toujours parfait et du premier coup. Pour lui, on n'était jamais obligé de refaire une prise. S'il fallait recommencer, c'était toujours à cause de son partenaire. Ses dons et sa mémoire étaient prodigieux.

C.A. : Votre père était très célèbre aux Etats-Unis et il fut très ami avec Elisabeth Taylor. Que pouvez-vous nous raconter à ce sujet ?

J.C. : Toute l'Amérique connaissait et adorait Fernandel, non seulement par ses

films mais aussi en raison des nombreuses tournées qu'il effectua aux Etats-Unis et au Canada. Toutes les grandes villes américaines reçurent mon père. Il triompha à Carnegie Hall, les Américains étaient en délire pour la star française, écroulés de rire à toutes ses chansons comme s'ils comprenaient parfaitement le français... Les studios de la MGM et UNIVERSAL offrirent un pont d'or à mon père pour qu'il vienne s'installer aux Etats-Unis. Mais Papa aimait trop son pays pour accepter cet exil. Il se lia d'une forte amitié avec Elisabeth Taylor ; et son mari, le producteur Mike Todd voulut les réunir dans un film qui, s'il avait été tourné, serait resté mythique : il s'agissait de Don Quichotte incarné par Papa et Liz Taylor avait le rôle de Dulcinée. Tous les décors étaient prêts quand Mike Todd se tua tragiquement dans un accident d'avion. Ce fut toujours un grand regret pour mon père, et une tristesse de voir le chagrin de Liz Taylor qui était une femme très gentille, simple, sans aucune prétention. Il avait également beaucoup d'amitié pour Charlie Chaplin dont il appréciait l'humour et la grande sensibilité.

C.A. : La série des Don Camillo fut un triomphe pour votre père. Quel fut l'accueil de l'Eglise ?

J.C. : Ce personnage de Don Camillo fit de mon père une star internationale. Réticent au début, il dit à Julien Duvivier : « Je viens de jouer un moine dans « l'Auberge Rouge ». Si j'accepte ce rôle, on ne me verra plus qu'en soutane ! » Le succès dépassa tout ce que l'on pouvait escompter et le duo qu'il incarna avec le merveilleux Gino Cervi reste inoubliable. Aujourd'hui encore, cinquante mille visiteurs viennent chaque année à Brescello, au Musée

Don Camillo et Peppone ; et toute la ville avec les statues de bronze des deux acteurs, les boutiques de souvenirs et les multiples restaurants qui s'appellent Don Camillo, célèbrent cette grande saga. Depuis 2002, un festival du film est organisé chaque année au mois de Juin, et le Christ de Cinecitta est dans l'église de Brescello. Il devait y avoir un sixième épisode de Don Camillo qui devait montrer le mariage du fils de Peppone avec la nièce de Don Camillo. Seule, une demi-heure du tournage a été réalisée et tristement interrompue en raison de la maladie de mon père. Il avait donné son accord pour la sortie de ce film inachevé qui promettait d'être une grande réussite mais les producteurs s'y opposèrent. J'ai de merveilleux souvenirs des premiers épisodes de cette saga. Nous avions loué une belle maison avec une terrasse qui dominait tout Rome.

Pour en revenir à l'accueil de l'Eglise, il fut excellent. En Janvier 1953, mon père fut reçu par Pie XII, et il emmena ma sœur Janine avec lui au Vatican. Il a lui-même consigné ses souvenirs que je vous livre : « A l'heure dite, nous sommes arrivés au Vatican. Les gardes pontificaux nous ont présenté les armes. Nous avons traversé je ne sais combien de galeries et d'escaliers pleins de curés qui nous faisaient de grands saluts avec de grands sourires. Moi, bien entendu, je répondais, mais je me suis bien vite aperçu que tous ces gens si polis ne saluaient pas seulement un étranger. Ils me connaissaient. Ils disaient bonjour à Don Camillo, leur collègue en quelque sorte. Quelque temps avant, le film avait été projeté au Vatican. J'ai pensé que le Pape l'avait vu, que c'était à cause de ça qu'il voulait faire ma connaissance. Mais qu'est-ce que je devais faire quand je serais devant lui ? Un huissier

m'a dit qu'il fallait m'agenouiller, lui baiser son anneau et qu'ensuite il me toucherait la main pour que je me relève. Nous avons été introduits dans une pièce où se trouvait un Père Blanc. Nous bavardions depuis un petit moment quand, tout à coup il s'est mis à genoux. Aussitôt ma fille et moi, nous en avons fait autant. Le Pape venait de faire son entrée. Il m'a fait un effet prodigieux, tout mince dans sa soutane blanche. Pendant un quart d'heure il m'a parlé de la France qu'il adorait, de ma famille. Pas une seule fois de cinéma. Par la suite, des personnes m'ont dit qu'il ne le pouvait pas, parce que le seul fait de me dire qu'il avait vu Don Camillo aurait eu l'air de prendre position pour un film. J'ai su aussi que le Pape avait fait prendre des renseignements sur moi. Si j'avais été divorcé, il ne m'aurait pas reçu».

Un détail amusant est que ce film plut tellement aux religieux que des bonnes sœurs couraient dans les rues après mon père pour obtenir un autographe !

C.A. : Quels acteurs célèbres avez-vous bien connus, et quels étaient les meilleurs amis de votre père ?

J.C. : Bourvil venait tout le temps déjeuner chez nous à Carry Le Rouet, et principalement durant le tournage de «La cuisine au beurre». C'était un homme très distingué, charmant, avec une grande classe.

Jean Gabin a entretenu toute sa vie une solide amitié avec Papa, qui comme lui avait débuté sa carrière au Music-hall. D'autre part, les enfants de Jean étaient très amis avec ma fille. Nous recevions beaucoup. Ma mère était un cordon bleu et pour ses amis, mon père voulait que ce soit elle qui nous régale !

Raimu aussi était un habitué de la maison,

assez bourru dans la vie comme à l'écran. Un jour, alors que ma petite sœur et mon jeune frère s'amusaient sous sa fenêtre chez nous, aux Mille Roses, à l'heure sacrée de la sieste, il se mit à la fenêtre et leur cria : «Silence ! On n'est pas au Carlton ici !».

Louis de Funès était un homme adorable et terriblement gentil. Mon père n'était pas un mondain, les réceptions lui pesaient ainsi qu'à ma mère. Il aimait la tranquillité, les amitiés solides et les animaux. Par exemple dans son film, «La vache et le Prisonnier», il s'occupa personnellement de la vache pour qu'elle ne finisse jamais à l'abattoir mais paisiblement à la campagne. Ainsi, il s'occupa de tous les animaux qu'il avait côtoyés dans ses films ; et à la maison, nous avions des chiens que toute la famille adorait.

Des habitués de la maison Les Mille Roses étaient Marcel Pagnol et sa femme Jacqueline qui, malheureusement, est décédée cet été, et avec qui j'ai entretenu une belle amitié toute ma vie. Nous allions souvent en vacances chez eux. Il y avait une grande simplicité dans nos rapports et cela était très agréable, je me souviens que Marcel Pagnol adorait les enfants. Leur petit-fils, Nicolas Pagnol, entretient la mémoire de son grand-père et a créé un musée à Aubagne qui est magnifique.

C.A. : Vous connaissez bien Alain Delon, avez-vous un souvenir à nous raconter ?

J.C. : Mon premier souvenir date d'une soirée où je dînais chez Maxim's avec mon père. Alain Delon dînait avec une amie à quelques tables de nous. Il nous vit, se leva et vint mettre un genou à terre devant mon père en disant «Enfin je vous vois !» Il avait une véritable vénération pour mon père. Par la suite, nous nous sommes souvent fréquentés,

toujours avec beaucoup de bonheur. C'est un immense acteur, une de nos dernières grandes stars.

C.A. : Votre frère, Franck Fernandel a eu un grand talent. Pouvez-vous nous dire en quoi le nom de Fernandel a été lourd à porter pour lui et sa carrière ?

J.C. : Ce nom a été très lourd à porter. Franck a été diminué dans l'esprit des gens. C'était un musicien surdoué, il n'avait jamais appris le solfège, pourtant il savait tout jouer et chanter, avec sa voix magnifique et un physique de jeune premier. Sans arrêt on le comparait à mon père. Pourtant il ne faisait pas la même chose. Il n'était pas dans le comique, personne n'écoutait ce qu'il faisait, le public passait son temps à le détailler, à le comparer avec mon père alors qu'il n'y avait rien à comparer ! Il a énormément souffert de ne pas pouvoir

exister en tant qu'artiste. Il avait tous les dons, et il n'a été ni vu ni reconnu à sa juste valeur. On dit bien que rien ne peut pousser à l'ombre d'un grand arbre. Franck n'a pas cessé de lutter, mais il s'est usé, et Paris lui a cruellement tourné le dos.

C.A. : Quel regard portez-vous sur le cinéma français d'aujourd'hui ?

J.C. : Je pense que le cinéma français a changé, dans les scénarios, mais aussi les mises en scène et les dialogues. Il y a un manque de sentiment évident au profit de la violence et de la vulgarité. L'époque des monstres sacrés du cinéma est terminée et je partage tout à fait les idées d'Alain Delon à ce sujet.

C.A. : Josette Contandin, nous vous remercions pour cet entretien exceptionnel.

